

CHRISTELLE MARTIN

Contes de la violence ordinaire

Nouvelles

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-9464-8

© Christelle Martin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

I- « Chéri, je suis rentré »

« Chéri, je suis rentré ! »

18 heures.

Quelle que soit la pièce de la maison où je me trouve, cuisine, buanderie, chambre ou salon, j'entends le bruit mat de l'attaché case noir qu'Albert pose près de la commode de l'entrée, puis le grincement de la penderie où il range soigneusement sa veste bleu marine. Je le devine ensuite jeter un regard distrait vers le miroir pour remettre en place la seule mèche qui lui reste sur le front, avant qu'il ne franchisse le seuil de la salle à manger avec son sourire d'éternel satisfait.

Voilà, c'est comme ça que cela se passe depuis presque quarante ans.

Toujours la même phrase, et le même rituel. A heure fixe. 18 heures pile. Pas 17h58 ou 18h03. Non 18 heures.

« Chérie, je suis rentré »-attaché case-penderie-sourire béat.

« Chérie, je suis rentré. » Toute une vie, parfaitement prévisible, résumée dans cette phrase anodine. Toujours prononcée sur le même ton,

enjoué et un peu trop aigu, pour être sûr d'être bien entendu ; le ton d'un homme content de retrouver sa petite femme, son petit foyer, son petit fauteuil, sa petite télé.

Quarante ans que cette phrase résonne à mes oreilles alors que selon les jours, les mois, les années, je suis en train d'éplucher les légumes, ou de faire les devoirs avec les enfants, ou d'étendre la lessive, de faire les comptes.

Quarante ans que malgré l'usure du temps qui passe, les catastrophes climatiques, les guerres, les décès de nos proches ou le départ des enfants de la maison, cette phrase se répercute dans notre petite maison provençale, envahissant encore et toujours mon espace vital de sa poisseuse mièvrerie.

Quarante ans que je me sens obligée d'accourir pour accueillir Albert les bras ouverts, et recevoir son baiser, toujours un peu trop mouillé, sur ma joue.

Albert est très précis. C'est un véritable métronome. Ses collègues le savent bien.

Tous les soirs, à 17h15, il referme ses classeurs, les range sur l'étagère à droite de son bureau, trie ses stylos par couleurs, les aligne avec précaution dans son tiroir, puis éteint son ordinateur, et à 17h21, il se lève, lance un « Bonsoir » à la cantonade, et s'en va content de la journée accomplie.

Ça énerve les membres de son équipe, cette manie d'être toujours joyeux quelles que soient les circonstances, le temps qu'il fait, ou son état de santé. Car même malade, Albert ne se départ jamais de son air satisfait. Mais ils n'imaginent pas combien ça me tape sur le système, à moi aussi, d'être avec quelqu'un pour qui tout va toujours bien, quelqu'un pour qui la vie se résume à cette devise naïve, d'un indéfectible optimisme : « Quand y a pas de solution, c'est qu'y a pas de problème ».

C'était pourtant bien cette « force tranquille », comme je l'appelais à l'époque, qui m'a séduite au départ.

Albert et moi nous nous sommes rencontrés il y a quarante et un ans, dans le service Accidents de la Vie d'une Assurance qui promettait au quidam qu'« elle assure ». J'avais vingt-deux ans, Albert vingt-neuf. Le coup de foudre n'a pas été immédiat. Je sortais d'une affreuse déception sentimentale, et des mois et des mois de pleurs et de lamentations avaient eu raison de mes espoirs de retrouver un jour l'amour avec un grand A. Puis Albert est arrivé, avec son visage rond, son sourire innocent, sa bonhomie naturelle, et au bout de quelques cafés et de confidences, j'ai fini par céder à cet appel d'une vie douce et sécurisante.

Notre premier baiser, je me rappelle, a eu lieu un jour gris et pluvieux, sous le porche de mon petit immeuble près du port, et peu de temps après, Albert m'a présentée à ses parents. Ils ont semblé heureux de me voir. Sa mère m'a avoué des années plus tard que j'étais la première fille qu'Albert avait ramenée à la maison, et il était temps car ils commençaient à se faire du souci à son sujet.

Le mariage s'est déroulé au mois de juin. Puis ont suivi deux enfants, un garçon, une fille, Matthieu et Nadine, des postes à mi-temps, des poissons rouges, un chat, Gaspard, mort en 2000 (la peur du bug sans doute, il était cardiaque, le pauvre), une petite maison de campagne achetée grâce à l'héritage de mes beaux-parents et enfin la retraite, pour moi, il y a trois ans.

En validant tous mes trimestres, j'ai eu l'enivrant espoir de pouvoir enfin échapper à l'assommante litanie conjugale du « Chérie, je suis rentré. ». Je me suis crue enfin libre. Mais je ne sais par quelle étrange malédiction, quand je sortais, je m'arrangeais toujours pour être rentrée à la maison avant 18 heures, jamais après. Comme si depuis toutes ces années, j'avais fini par me programmer moi-même pour me rappeler l'heure fatidique du retour de mon mari, ou plus vraisemblablement, comme si une étrange fidélité m'enchaînait à cette phrase, preuve édifiante de nos quarante ans de vie commune et sage.

Quarante ans de bouquets de 12 roses rouges à La Saint Valentin, toujours cachés derrière le dos, accompagnés de cette question devenue idiote après toutes ces années : « Chérie, devine ce que je t'ai rapporté ? » (Je sais pas, moi, une bassine ? un balai ? un coussin péteur ?)

Quarante ans qu'on se coltine le même repas pour le Réveillon de la Saint Sylvestre, l'éternel huîtres-saumon-foie gras-dinde aux marrons-sorbet citron vodka,

Quarante ans de camping Aux flots bleus, en Bretagne, « parce que là-bas, il fait moins chaud. »,

Quarante ans qu'Albert porte, chaque dimanche, le même gilet bleu marine à rayures rouges, « qui lui rappelle son père, qui était marin »,

Quarante ans d'une vie plate, balisée, sans surprise, sans le plus petit chemin de traverse possible.

Or, je vais avoir bientôt soixante-trois ans. Dans un an, Albert est à la retraite, et peut-être que cette vie changera. Ou pas.

Dans tous les cas, je sais que je ne peux plus attendre. J'ai pris ma décision.

Je vais le supprimer.

L'envie ne date pas d'hier.

Je l'ai compris il y a environ cinq ans quand, après un énième « Chérie, je suis rentré », je me suis surprise à murmurer pour la première fois entre mes dents « C'est dommage ! ».

Quelquefois, chez le coiffeur, dans la queue du supermarché, à la Poste, je rêvais aux différentes circonstances qui feraient qu'Albert ne RENTRE PAS.

Au début, c'était plutôt des choses banales : un piano sur la tête, un pot de fleurs inopiné, ou une voiture (un camion) qui aurait perdu sa

direction assistée. Mais comme on n'est généralement jamais mieux servi que par soi-même, je me suis bientôt mise à réfléchir aux moyens possibles pour qu'Albert ne RENTRE PLUS.

J'ai lu alors avec davantage d'attention les faits divers dans les journaux qui m'offraient pour pas cher de nombreuses idées surprenantes mais bien réelles.

J'ai appris par exemple qu'un homme avait visé sa femme (qui voulait le quitter) avec une arbalète achetée chez un brocanteur, et qu'il l'avait achevée à coups de hachette. Un autre encore avait tiré sur sa légitime avec un fusil, puis avait brûlé le corps avant de prévenir la police et de passer aux aveux. Un autre avait découpé, dépecé sa victime et avait dispersé les différents morceaux dans des sacs poubelles à travers la ville.

Je jugeais toutes ces options très difficiles à réaliser et très salissantes. Je me suis toujours dit que les hommes voulaient passer pour des gros bras !

Les femmes, elles, m'ont toujours paru plus raffinées : le classique empoisonnement à l'arsenic ou bien le tueur à gages. Mais j'avais une petite retraite et pas de relations dans le milieu. Le couteau ou le revolver étaient hasardeux car il faudrait plaider la légitime défense et je savais bien que jamais personne ne pourrait témoigner du caractère violent d'Albert, qui était « la douceur et la bonté mêmes, monsieur le juge. »

Bref, j'envisageais toutes les possibilités pendant plusieurs mois. Jusqu'à ce que je trouve, enfin !

La révélation a eu lieu, un soir, alors que je me démaquillais dans la salle de bains.

Albert ronflait déjà dans le lit et j'ai été saisie par l'idée enivrante que ce serait rudement bien s'il pouvait en arriver à s'étouffer dans son sommeil. Mais à moins de lui coller un oreiller sur la tête, je ne voyais pas comment m'y prendre. La violence physique me révoltait et je ne voulais pas qu'on pût se douter que c'était moi, la veuve éplorée, qui avait mis fin à sa vie de morne calvaire.

Ronflements. Étouffement... Le moyen d'action était trouvé !

Mais avec quoi ? Et comment être sûre que ça ne rate pas ?

La fameuse fève dans la galette des Rois aurait été une piste, mais janvier était dans cinq mois, et l'inévitable « Chérie, je suis rentré » m'envahissait l'esprit dès les premières lueurs de l'aube jusqu'au soir. A en devenir folle.

Il devenait urgent d'agir.

Pour ne pas éveiller les soupçons, il fallait des témoins à ce malheureux étouffement : au restaurant, une arête coincée ? Ou pendant une soirée entre amis, une cacahouète ?

Cacahouète...

Mais bien sûr ! Albert est allergique ! Moi qui adore les noix de cajou et autres graines oléagineuses, je m'étais retenue pendant quarante ans et voilà que la solution était là, toute bête, enfouie dans mon subconscient, et qu'elle refaisait surface dans un accès de joie brutale.

Bon. Il fallait organiser un apéritif et y glisser une cacahouète (ou noix de cajou, ou pistache, ou autres fruits à coque) et le tour serait joué.

Sauf que cela devait avoir lieu autre part que chez nous (c'était trop risqué) ou que chez des amis, (ce ne serait pas très sympa pour eux de les embêter avec un mort, surtout si c'était Albert, « La bonté même, Monsieur le Juge »).

Non. Il fallait des gens qu'on connaisse, mais pas trop.

Les Lelièvre, qui venaient d'emménager au bout de la rue, et qui voulaient absolument nous inviter chez eux depuis qu'ils avaient appris qu'Albert pouvait leur faire bénéficier d'une assurance vie à prix préférentiels ? Pourquoi pas ? La femme avait des cheveux rouges et, à son âge, je trouvais ça très vulgaire. Mais ce n'était quand même pas une raison suffisante pour leur infliger la mort d'Albert.

Les Martin, peut-être ? Elle, était à moitié hystérique et me tenait la jambe des heures au marché au sujet de ses trois petits-enfants, « si mignons, si bien élevés », et de son Émile « grand pêcheur de bar ». Albert et lui étaient allés pêcher de temps en temps et ils s'étaient plutôt bien entendus, je crois.

Rien qu'à l'idée de voir la tête de cette Madame Martin, si fière d'elle, de son couple et de sa descendance, devant le cadavre de mon Albert tout bouffi, j'ai su que je tenais là les parfaits témoins.

Le lendemain, je m'arrangeais donc pour la croiser au marché, et après avoir subi l'éternelle louange de ses trois petits-enfants, « si mignons, si bien élevés » et de son Émile, j'ai tourné la conversation de telle sorte qu'elle finisse par nous inviter le week-end suivant chez eux.

-A samedi prochain, donc, m'a-t-elle lancé en traînant derrière elle son cabas roulant à grosses fleurs, 19 heures, pour l'apéritif, sans faute ! ».

Je devais encore tenir sept jours. Puis ce serait la délivrance.

Alors, stoïquement, je supportais l'effroyable « Chérie, je suis rentré », tout en marmonnant un jour sur deux « c'est ça, profite-en ! ».

Puis, le fameux dimanche est arrivé.

Je me suis levée plus gaie que d'habitude, et m'entendant fredonner, Albert est venu me rejoindre dans la cuisine alors que je préparais le café.

-Tu es bien guillerette aujourd'hui, ma chérie, m'a-t-il dit en posant un de ses éternels baisers mouillés sur ma joue. C'est à l'idée de dîner avec les Martin ? C'est vrai qu'ils sont charmants. Elle, elle est un peu bavarde, mais lui, il pêche le bar comme personne !

Je lui ai souri tandis que je remplissais son bol, en me remémorant les images du supplice de l'ébouillantage que j'avais consultées la veille sur Internet par pur désœuvrement.

La journée s'est passée sans heurt.

J'avais caché le paquet de cacahouètes dans mon armoire, entre deux pulls, et chaque fois que je passais dans la chambre, c'est-à-dire au moins dix fois ce jour-là (à la grande surprise d'Albert qui ne m'avait jamais vue autant affairée à ranger les affaires, faire le lit, passer l'aspirateur et

laver les fenêtres dans la même journée), je jetais des coups d'œil anxieux en direction de la précieuse cachette.

Je m'étonnais moi-même de cette fébrilité car il était évident que je ne craignais absolument pas qu'Albert découvrit mon secret ou que je manquasse de force de caractère pour aller jusqu'au bout de ma résolution, mais quand même, une pointe de culpabilité semblait me tirailler, à moins que ce ne soit en fait la crainte de l'échec de l'exécution. Il fallait en effet que je trouve le moment adéquat pour agir chez les Martin, et pour l'instant, je n'avais aucune idée précise du déroulement de mon plan.

Cette agitation alla croissante et quand par hasard mes yeux tombèrent sur la pendule de l'entrée qui indiquait six heures, une brusque envie de boire un verre me monta à la gorge.

Albert lisait dans la chambre et il a été très surpris de me voir débarquer avec une bouteille de Chardonnay (notre vin préféré depuis nos fiançailles).

- En quel honneur ? me demanda-t-il en prenant le verre que je lui tendais.

- Cela fait longtemps que nous n'avons pas eu l'occasion de passer une bonne soirée avec des gens agréables. Et il est temps qu'on en profite un peu, tu ne trouves pas ?

Albert a acquiescé d'un signe de tête et nous avons trinqué en nous souriant par-dessus nos verres. Ma façon à moi de lui dire au revoir, en somme.

Puis je lui ai demandé de quitter la chambre car je devais me préparer. J'ai enfilé une jolie robe (la bordeaux légèrement décolletée), me suis